



MIGUEL MIRANDA

SAN PEDRO. 7

TEL. 429 45 76

28014 MADRID

10-4 ✓✓

C. 1166374

T. 132401

A

LE CID

A GENE

S. A.

Pierre Corneille,
Né à Rouen 6 Juin 1606.
Mort 1 Octobre 1684.

LE CID

par

Pierre Corneille.

Tragédie en cinq actes,
en vers.



PARIS

NELSON, ÉDITEURS
189, rue Saint-Jacques
*Londres, Édimbourg et
New-York*



PERSONNAGES

DON FERNAND, premier roi de
Castille.

DONA URRAQUE, infante de Cas-
tille.

DON DIÈGUE, père de D. Rodrigue.

DON GOMÈS, comte de Gormas,
père de Chimène.

DON RODRIGUE, amant de Chimène.

DON SANCHE, amoureux de Chi-
mène.

DON ARIAS, } gentilshommes
DON ALONSE, } - castillans.

CHIMÈNE, fille de D. Gomès.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

UN PAGE de l'infante.

La scène est à Séville.



LE CID.
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Chimène, Elvire.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport
bien sincère ?

Ne déguises-tu rien de ce
qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en
sont encor charmés :

Il estime Rodrigue autant que
vous l'aimez ;

Et, si je ne m'abuse à lire
dans son âme,
Il vous commandera de ré-
pondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une
seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il ap-
prouve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel
espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se
peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre
aux feux de notre amour
La douce liberté de se mon-
trer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la
secrète brigue
Que font auprès de toi don
Sanche et don Rodrigue ?

N'as-tu point trop fait voir
quelle inégalité
Entre ces deux amans me
penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non; j'ai peint votre cœur
dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni
détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop
sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à
choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche
et son visage
M'en ont donné sur l'heure un
digne témoignage,
Et, puisqu'il vous en faut
encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce
qu'en hâte il m'a dit:

' Elle est dans le devoir; tous
deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang
noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire
aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs
braves aïeux.
Don Rodrigue surtout n'a trait
en son visage
Qui d'un homme de cœur ne
soit la haute image,
Et sort d'une maison si fé-
conde en guerriers
Qu'ils y prennent naissance au
milieu des lauriers.
La valeur de son père en son
temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a
passé pour merveille;
Ses rides sur son front ont
gravé ses exploits,

Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.'

Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit

A tranché ce discours qu'à peine il commençoit;

Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée

Entre vos deux amans n'est pas fort balancée.

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,

Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;

Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance

Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Comme ses hauts exploits le
rendent sans égal,

Dans un espoir si juste il sera
sans rival :

Et puisque don Rodrigue a
résolu son père

Au sortir du conseil à pro-
poser l'affaire,

Je vous laisse à juger s'il
prendra bien son temps,

Et si tous vos désirs seront
bientôt contens.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon
âme troublée

Refuse cette joie, et s'en
trouve accablée.

Un moment donne au sort des
visages divers,

Et dans ce grand bonheur je
crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte
heureusement déçue.
Allons, quoi qu'il en soit, en
attendre l'issue.

SCÈNE II.

L'Infante, Léonor, page.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène
de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir
elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint
de sa paresse.

(Le page rentre.)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même
désir vous presse;

Et dans son entretien je vous
vois chaque jour
Demander en quel point se
trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet; je
l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son
âme est blessée:
Elle aime don Rodrigue, et
le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a
vaincu son dédain;
Ainsi de ces amans ayant
formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir
finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs
bons succès

Vous montrez un chagrin qui
va jusqu'à l'excès.

Cet amour, qui tous deux les
comble d'allégresse,

Fait-il de ce grand cœur la
profonde tristesse ?

Et ce grand intérêt que vous
prenez pour eux

Vous rend-il malheureuse alors
qu'ils sont heureux ?

Mais je vais trop avant, et
deviens indiscrete.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la
tenir secrète.

Ecoute, écoute enfin comme
j'ai combattu,

Ecoute quels assauts brave
encor ma vertu.

L'amour est un tyran qui
n'épargne personne.

Ce jeune cavalier, cet amant
que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.
Vous l'aimez!

L'INFANTE.
Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble
au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnoît.

LÉONOR.
Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour
blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce
point s'oublier
Que d'admettre en son cœur
un simple cavalier!
Et que diroit le roi, que diroit
la Castille?

Vous souvient-il encor de qui
vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que
j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaisse à dé-
mentir mon rang.

Je te répondrois bien que dans
les belles âmes

Le seul mérite a droit de pro-
duire des flammes;

Et si ma passion cherchoit à
s'excuser,

Mille exemples fameux pour-
roient l'autoriser:

Mais je n'en veux point suivre
où ma gloire s'engage;

La surprise des sens n'abat
point mon courage;

Et je me dis toujours qu'étant
fille de roi,

Tout autre qu'un monarque est
indigne de moi.

Quand je vis que mon cœur
ne se pouvoit défendre,

Moi-même je donnai ce que je
n'osois prendre.

Je mis, au lieu de moi, Chi-
mène en ses liens,

Et j'allumai leurs feux pour
éteindre les miens.

Ne t'étonne donc plus si mon
âme gênée

Avec impatience attend leur
hyménée;

Tu vois que mon repos en
dépend aujourd'hui.

Si l'amour vit d'espoir, il pé-
rit avec lui;

C'est un feu qui s'éteint, faute
de nourriture;

Et malgré la rigueur de ma
triste aventure,

Si Chimène a jamais Rodrigue
pour mari,
Mon espérance est morte, et
mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tour-
ment incroyable.

Jusques à cet hymen Rodrigue
m'est aimable :

Je travaille à le perdre, et le
perds à regret ;

Et de là prend son cours mon
déplaisir secret.

Je vois avec chagrin que l'a-
mour me contraigne

A pousser des soupirs pour ce
que je dédaigne.

Je sens en deux partis mon
esprit divisé :

Si mon courage est haut, mon
cœur est embrasé.

Cet hymen m'est fatal, je le
crains, et souhaite :

Je n'ose en espérer qu'une
joie imparfaite.

Ma gloire et mon amour ont
pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève ou
ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai
rien à vous dire,

Sinon que de vos maux avec
vous je soupire :

Je vous blâmois tantôt, je
vous plains à présent :

Mais puisque dans un mal si
doux et si cuisant

Votre vertu combat et son
charme et sa force,

En repousse l'assaut, en re-
jette l'amorce,

Elle rendra le calme à vos
esprits flottans.

Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :
Espérez tout du ciel ; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à *Léonor*.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

SCÈNE III.

L'Infante, seule.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède.
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède;
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.

D'un lien conjugal joindre ces
deux amans,
C'est briser tous mes fers, et
finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop ;
allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager
notre peine.

SCÈNE IV.

Le Comte, D. Diègue.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la
faveur du roi
Vous élève en un rang qui
n'étoit dû qu'à moi ;
Il vous fait gouverneur du
prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il
met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste,
et fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les ser-
vices passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les
rois, ils sont ce que nous
sommes ;
Ils peuvent se tromper comme
les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à
tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les ser-
vices présens.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix
dont votre esprit s'irrite ;
La faveur l'a pu faire autant
que le mérite.
Mais on doit ce respect au
pouvoir absolu,

De n'examiner rien quand un
roi l'a voulu.

A l'honneur qu'il m'a fait
ajoutez-en un autre;

Joignons d'un sacré nœud ma
maison à la vôtre.

Vous n'avez qu'une fille, et
moi je n'ai qu'un fils;

Leur hymen nous peut rendre
à jamais plus qu'amis:

Faites-nous cette grâce, et
l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce
beau fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre
dignité

Lui doit enfler le cœur d'une
autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gou-
vernez le prince;

Montrez-lui comme il faut ré-
gir une province,
Faire trembler partout les
peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et
les méchants d'effroi;
Joignez à ces vertus celles
d'un capitaine:
Montrez-lui comme il faut
s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se
rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les
nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une
muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain
d'une bataille:
Intruisez-le d'exemple, et ren-
dez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos
leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en
dépit de l'envie,

Il lira seulement l'histoire de
ma vie.

Là, dans un long tissu de bel-
les actions,

Il verra comme il faut domp-
ter des nations.

Attaquer une place, ordonner
une armée,

Et sur de grands exploits
bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un
autre pouvoir ;

Un prince dans un livre ap-
prend mal son devoir.

Et qu'a fait, après tout, ce
grand nombre d'années,

Que ne puisse égaler une de
mes journées ?

Si vous fûtes vaillant, je le
suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le
plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent
quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à
toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bien-
tôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos en-
nemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant,
pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, vic-
toire sur victoire :
Le prince à mes côtés feroit
dans les combats
L'essai de son courage à l'om-
bre de mon bras ;
Il apprendroit à vaincre en
me regardant faire ;

Et, pour répondre en hâte à
son grand caractère,
Il verroit . . .

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le
roi.

Je vous ai vu combattre et
commander sous moi :

Quand l'âge dans mes nerfs a
fait couler sa glace,

Votre rare valeur a bien rem-
pli ma place :

Enfin, pour épargner les dis-
cours superflus,

Vous êtes aujourd'hui ce
qu'autrefois je fus.

Vous voyez toutefois qu'en cet-
te concurrence

Un monarque entre nous met
quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! Moi?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa
récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIÈGUE, *mettant l'épée à la
main.*

Achève et prends ma vie après
un tel affront,
Le premier dont ma race ait
vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec
tant de foiblesse?

D. DIÈGUE.

O Dieu! ma force usée en ce
besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi; mais tu
serois trop vain,

Si ce honteux trophée avoit
chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince,
en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire
de ta vie;
D'un insolent discours ce juste
châtiment
Ne lui servira pas d'un petit
ornement.

SCÈNE V.

D. Diègue.

O rage! ô désespoir! ô vieil-
lesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que
pour cette infamie?
Et ne suis-je blanchi dans les
travaux guerriers
Que pour voir en un jour
flétrir tant de lauriers?

Mon bras, qu'avec respect
toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois
a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône
de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne
fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire
passée!
Œuvre de tant de jours en un
jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon
bonheur!
Précipice élevé d'où tombe
mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir
triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou
vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à
présent gouverneur:

Ce haut rang n'admet point
un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet
affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en
a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glo-
rieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace
inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et
qui, dans cette offense
M'a servi de parade, et non
pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier
des humains;
Passe, pour me venger, en de
meilleures mains.

SCÈNE VI.

D. Diègue, D. Rodrigue.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma dou-
leur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce
noble courroux ;

Ma jeunesse revit en cette ar-
deur si prompte.

Viens, mon fils, viens, mon
sang, viens réparer ma honte ;

Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux
il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en
eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma
généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne
peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour
venger et punir.
Va contre un arrogant éprou-
ver ton courage:
Ce n'est que dans le sang
qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus,
pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un
homme à redouter;

Je l'ai vu, tout couvert de sang
et de poussière,
Porter partout l'effroi dans
une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent es-
cadrons rompus ;
Et pour t'en dire encor quel-
que chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que
grand capitaine,
C'est . . .

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE

Le . . .

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connois
ton amour :

Mais qui peut vivre infâme
est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et
plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu
tiens la vengeance:
Je ne te dis plus rien. Venge-
moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un
père tel que moi.
Accablé des malheurs où le
destin me range,
Je vais les déplorer. Va,
cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII.

D. Rodrigue.

Percé jusques au fond du
cœur
D'une atteinte imprévue aussi
bien que mortelle,

Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur
mon amour s'intéresse.
Il faut venger un père, et
perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre
retient mon bras.

Réduit au triste choix ou de
trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est
infini.

O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront im-
puni?
Faut-il punir le père de Chi-
mène?

Père, maîtresse, honneur, a-
mour,
Noble et dure contrainte, ai-
mable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts,
ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux,
l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une
âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus
grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger
mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma
Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi
bien qu'à mon père ;
J'attire en me vengeant sa
haine et sa colère ;
J'attire ses mépris en ne me
vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un
me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vou-
loir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme ; et, puisqu'il
faut mourir, .

Mourons du moins sans offenser
Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel
à ma gloire,

Endurer que l'Espagne impute
à ma mémoire

D'avoir mal soutenu l'honneur
de ma maison !

Respecter un amour dont mon
âme égarée

Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser
suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du
moins l'honneur,

Puisqu' après tout il faut
perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'étoit déçu.

Je dois tout à mon père avant
qu'à ma maîtresse ;
Que je meure au combat, ou
meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur com-
me je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de
négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant
balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu' aujourd'hui mon père
est l'offensé,
Si l'offenseur est père de
Chimène.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

D. Arias, le Comte.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon
sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et
l'a porté trop haut.
Mais, puisque c'en est fait, le
coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce
grand courage cède:
Il y prend grande part, et son
cœur irrité
Agira contre vous de pleine
autorité.
Aussi vous n'avez point de
valable défense.

Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des soumissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore;
apaisez son courroux.
Il a dit: 'Je le veux'; désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,

Désobéir un peu n'est pas un
si grand crime ;
Et quelque grand qu'il soit,
mes services présens
Pour le faire abolir sont plus
que suffisans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et
de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est
redevable.
Vous vous flattez beaucoup,
et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne
fait que son devoir.
Vous vous perdrez, monsieur,
sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après
l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.

Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,

Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain . . .

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.

Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,

Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette
vos esprits.

Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui
dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout con-
sentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veu-
lent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur,
n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je
tâche à vous résoudre:
Avec tous vos lauriers, crai-
gnez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don
Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort
ne craint point les menaces.
J'ai le cœur au-dessus des
plus fières disgrâces;
Et l'on peut me réduire à
vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à
vivre sans honneur.

SCÈNE II.

Le Comte, D. Rodrigue.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la
même vertu,

La vaillance et l'honneur de
son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux
je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le
sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le
fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais
aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le
nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a
rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les
armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se
font point connoître,
Et pour leurs coups d'essai
veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom
pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta
tête si couverte
Semblent porter écrit le destin
de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras
toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force,
ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est
rien d'impossible.
Ton bras est vaincu, mais
non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux
discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se
découvroit aux miens;

Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir

Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;

Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime ;

Que ta haute vertu répond à mon estime ;

Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,

Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;

J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;

Dispense ma valeur d'un combat inégal ;

Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

On te croiroit toujours abattu sans effort ;

Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie ;

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et
le fils dégénère
Qui survit un moment à l'hon-
neur de son père.

SCÈNE III.

L'Infante, Chimène, Léonor.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise
ta douleur ;
Fais agir ta constance en ce
coup de malheur ;

Tu reverras le calme après ce
foible orage ;
Ton bonheur n'est couvert que
d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le
voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose
rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble
une bonace
D'un naufrage certain nous
porte la menace ;
Je n'en saurois douter, je péris
dans le port.
J'aimois, j'étois aimée, et nos
pères d'accord ;
Et je vous en contoïis la char-
mante nouvelle
Au malheureux moment que
naïsoit leur querelle,

Dont le récit fatal, sitôt qu'on
vous l'a fait,

D'une si douce attente a ruiné
l'effet.

Maudite ambition, détestable
manie,

Dont les plus généreux souf-
frent la tyrannie!

Honneur impitoyable à mes
plus chers désirs,

Que tu vas me coûter de
pleurs et de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle
aucun sujet de craindre :

Un moment l'a fait naître, un
moment va l'éteindre.

Elle a fait trop de bruit pour
ne pas s'accorder,

Puisque déjà le roi les veut
accommoder ;

Et tu sais que mon âme, à
tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera
l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodemens ne font
rien en ce point:
De si mortels affronts ne se
réparent point.
En vain on fait agir la force
ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est
qu'en apparence.
La haine que les cœurs con-
servent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais
d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don
Rodrigue et Chimène

Des pères ennemis dissipera
la haine ;
Et nous verrons bientôt votre
amour le plus fort
Par un heureux hymen étouf-
fer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que
je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et
je connois mon père.
Je sens couler des pleurs que
je veux retenir ;
Le passé me tourmente, et je
crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu ? d'un vieillard
l'impuissante foiblesse ?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont
du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le
redouter beaucoup ;
Il est trop amoureux pour te
vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche
arrêtent sa colère

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel
comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-
t-on de lui ?
Etant né ce qu'il est, souffrir
un tel outrage !

Soit qu'il cède ou résiste au
feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou
honteux ou confus,
De son trop de respect, ou
d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et,
quoique intéressée,
Elle ne peut souffrir une
basse pensée;
Mais si jusques au jour de
l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce
parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet
de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-
t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE.

Ah ! madame, en ce cas je
n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'Infante, Chimène, Léonor, le page.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et
l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui . . .

CHIMÈNE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, et qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler. Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'Infante, Léonor.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je
sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son
amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, et ma
flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue
de Chimène
Fait renaître à la fois mon
espoir et ma peine ;
Et leur division, que je vois à
regret,
Dans mon esprit charmé jette
un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne
dans votre âme

Se rend-elle sitôt à cette lâche
flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à
présent que chez moi,
Pompeuse et triomphante elle
me fait la loi ;
Porte-lui du respect, puis-
qu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais,
malgré moi, j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon
cœur mal défendu
Vole après un amant que
Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce
glorieux courage,
Et la raison chez vous perd
ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on
entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un
si charmant poison !
Et lorsque le malade aime
sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que
l'on y remédie !

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre
mal vous est doux ;
Mais enfin ce Rodrigue est
indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop ; mais
si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte
un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vain-
queur du combat,

Si dessous sa valeur ce grand
guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis
l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il
peut vaincre le comte !
J'ose m'imaginer qu'à ses
moindres exploits
Les royaumes entiers tombe-
ront sous ses lois ;
Et mon amour flatteur déjà
se persuade
Que je le vois assis au trône
de Grenade,
Les Maures subjugués trem-
bler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau
conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses
nobles journées
Porter delà les mers ses hautes
destinées ;

Du sang des Africains arroser
ses lauriers;
Enfin tout ce qu'on dit des
plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après
cette victoire,
Et fais de son amour un sujet
de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous
portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-
être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte
a fait l'outrage:
Ils sont sortis ensemble: en
faut-il davantage ?

LÉONOR.

Eh bien ! ils se battront, puisque vous le voulez ;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle,
et mon esprit s'égare ;
Tu vois par là quels maux cet
amour me prépare.
Viens dans mon cabinet con-
soler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans
le trouble où je suis.

SCÈNE VI.

D. Fernand, D. Arias, D. Sanche.

D. FERNAND.

Le comte est donc si vain et
si peu raisonnable !

Ose-t-il croire encor son crime
pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-
temps entretenu.

J'ai fait mon pouvoir, sire, et
n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux ! ainsi donc un
sujet téméraire

A si peu de respect et de
soin de me plaire !

Il offense don Diègue, et
méprise son roi !

Au milieu de ma cour il me
donne la loi !

Qu'il soit brave guerrier, qu'il
soit grand capitaine,

Je saurai bien rabattre une
humeur si hautaine ;

Fût-il la valeur même, et le
dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de
n'obéir pas.

Quoi qu'ait pu mériter une
telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter
sans violence;
Mais, puisqu'il en abuse, allez
dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous
assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le
rendroit moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant en-
cor de sa querelle;
Sire, dans la chaleur d'un pre-
mier mouvement,
Un cœur si généreux se rend
malaisément.

Il voit bien qu'il a tort, mais
une âme si haute
N'est pas sitôt réduite à con-
fesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et
soyez averti
Qu'on se rend criminel à
prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais, de
grâce encor, sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux
grandes actions

Ne se peut abaisser à des
soumissions :

Elle n'en conçoit point qui
s'expliquent sans honte ;

Et c'est à ce mot seul qu'a
résisté le comte.

Il trouve en son devoir un
peu trop de rigueur,

Et vous obéiroit, s'il avoit
moins de cœur.

Commandez que son bras,
nourri dans les alarmes,

Répare cette injure à la pointe
des armes ;

Il satisfera, sire ; et vienne
qui voudra,

Attendant qu'il l'ait su, voici
qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais
je pardonne à l'âge,

Et j'excuse l'ardeur en un
jeune courage.

Un roi dont la prudence a de
meilleurs objets

Est meilleur ménager du sang
de ses sujets :

Je veille pour les miens, mes
soucis les conservent,

Comme le chef a soin des
membres qui le servent.

Ainsi votre raison n'est pas
raison pour moi ;

Vous parlez en soldat, je dois
agir en roi ;

Et quoi qu'on veuille dire,
et quoi qu'il ose croire,

Le comte à m'obéir ne peut
perdre sa gloire.

D'ailleurs l'affront me touche ;
il a perdu d'honneur

Celui que de mon fils j'ai
fait le gouverneur ;

S'attaquer à mon choix, c'est
se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le
pouvoir suprême.

N'en parlons plus. Au reste,
on a vu dix vaisseaux;
De nos vieux ennemis arborer
les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve ils
ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par
force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus, ils
ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un
si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans
quelque jalousie,

Mon sceptre, en dépit d'eux,
régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont
trop possédé,
Avec un œil d'envie est tou-
jours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a
fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône
de Castille,
Pour les voir de plus près, et
d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils en-
treprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs
plus dignes têtes
Combien votre présence assure
vos conquêtes:
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produiroit cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient, troubleroit trop la ville:
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII.

*D. Fernand, D. Alonse, D. Sanche,
D. Arias.*

D. ALONSE.

Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a
vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai
prévu la vengeance;
Et j'ai voulu dès lors préve-
nir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux ap-
porte sa douleur;
Elle vient toute en pleurs vous
demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon
âme compatisse,

Ce que le comte a fait semble
avoir mérité

Ce digne châtiment de sa té-
mérité.

Quelque juste pourtant que
puisse être sa peine,

Je ne puis sans regret perdre
un tel capitaine.

Après un long service à mon
État rendu,

Après son sang pour moi mille
fois répandu,

A quelques sentimens que son
orgueil m'oblige,

Sa perte m'affoiblit, et son
trépas m'afflige.

SCÈNE VIII.

*D. Fernand, D. Diègue, Chimène,
D. Sanche, D. Arias, D. Alonse.*

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice.

D. DIÈGUE.

Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez
l'insolence :

Il a de votre sceptre abattu
le soutien,

Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi
doit la justice.

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il
n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et
parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir ;

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(A D. Diègue.)

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,

Ce sang qui tout sorti' fume encor de courroux

De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,

Rodrigue en votre cour vient
d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans
force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Ex-
cusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce
récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs
vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et
sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père
au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma
misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai
trouvé sans vie;

Son flanc étoit ouvert; et, pour
mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écri-
vait mon devoir:
Ou plutôt sa valeur en cet état
réduite
Me parloit par sa plaie, et
hâtoit ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au
plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle
empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous
votre puissance
Règne devant vos yeux une
telle licence;
Que les plus valeureux, avec
impunité,
Soient exposés aux coups de
la témérité;
Qu'un jeune audacieux triom-
phe de leur gloire,

Se baigne dans leur sang, et
brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on
vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ar-
deur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en
demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que
pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un
homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le
sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à
votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à
votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien
de tout l'Etat
Tout ce qu'enorgueillit un si
grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on
perd aussi la vie!
En qu'un long âge apprête
aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un
destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont
acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi
la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour
avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat,
siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon
ni Grenade,

Ni tous vos ennemis, ni tous
mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait
presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier
de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'im-
puissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blan-
chis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir pro-
digué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une
armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout
chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils
digne de moi,
Digne de son pays et digne de
son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué
le comte;

Il m'a rendu l'honneur, il a
lavé ma honte.

Si montrer du courage et du
ressentiment,

Si venger un soufflet mérite
un châtiment,

Sur moi seul doit tomber
l'éclat de la tempête:

Quand le bras a failli, l'on
en punit la tête.

Qu'on nomme crime ou non ce
qui fait nos débats,

Sire, j'en suis la tête, il n'en
est que le bras.

Si Chimène se plaint qu'il a
tué son père,

Il ne l'eût jamais fait si je
l'eusse pu faire.

Immolez donc ce chef que les
ans vont ravir,

Et conservez pour vous le bras
qui peut servir.

Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène:
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et
calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est
croître mes malheurs.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

D. Rodrigue, Elvire.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil,
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver
l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte;
Mon honneur de ma main a
voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la
maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il
son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que
m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un vi-
sage étonné;
Je cherche le trépas après
l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon
juge est ma Chimène:
Je mérite la mort de mériter
sa haine,

Et j'en viens recevoir, comme
un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le
coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis
de sa violence;
A ses premiers transports dé-
robe ta présence.
Va, ne t'expose point aux pre-
miers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses
ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui
j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice
avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me
vont accabler,

Si pour mourir plus tôt je la
puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de
pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que
bien accompagnée.

Rodrigue, fuis, de grâce,
ôte-moi de souci.

Que ne dira-t-on point si l'on
te voit ici?

Veux-tu qu'un médisant, pour
comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assas-
sin de son père?

Elle va revenir; elle vient, je
la voi:

Du moins, pour son honneur,
Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II.

D. Sanche, Chimène, Elvire.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de
sanglantes victimes :

Votre colère est juste, et vos
pleurs légitimes ;

Et je n'entreprends pas, à for-
ce de parler,

Ni de vous adoucir, ni de vous
consoler.

Mais si de vous servir je puis
être capable,

Employez mon épée à punir
le coupable ;

Employez mon amour à venger
cette mort :

Sous vos commandemens mon
bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez quelle marche
avec tant de langueur
Que bien souvent le crime
échappe à sa longueur ;
Son cours lent et douteux fait
trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous
venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et
plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède; et
s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette
pitié vous dure,
Vous serez libre alors de ven-
ger mon injure.
C'est l'unique bonheur où mon
âme prétend;
Et, pouvant l'espérer, je m'en
vais trop content.

SCÈNE III.

Chimène, Elvire.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je
puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire
voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes
tristes soupirs.

Je puis t'ouvrir mon âme et
tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire;
et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue, a
sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et
fondez-vous en eau!
La moitié de ma vie a mis
l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après
ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur
celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu
parles de repos!

Par où sera jamais ma dou-
leur apaisée,
Si je ne puis haïr la main
qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un
tourment éternel,
Si je poursuis un crime, ai-
mant le criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et
vous l'aimez encore!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, El-
vire, je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon
ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve
mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute
ma colère,

Rodrigue dans mon cœur combat
encor mon père

Il l'attaque, il le presse, il
cède, il se défend,

Tantôt fort, tantôt foible, et
tantôt triomphant :

Mais, en ce dur combat de
colère et de flamme,

Il déchire mon cœur sans par-
tager mon âme ;

Et, quoi que mon amour ait
sur moi de pouvoir,

Je ne consulte point pour
suivre mon devoir ;

Je cours sans balancer où mon
honneur m'oblige.

Rodrigue m'est bien cher, son
intérêt m'afflige ;

Mon cœur prend son parti ;
mais, malgré son effort,

Je sais ce que je suis, et que
mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me
vois forcée!
Je demande sa tête, et crains
de l'obtenir!
Ma mort suivra la sienne, et
je le veux punir!

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un
dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi
si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! mon père étant mort et
presque entre mes bras,

Son sang criera vengeance, et
je ne l'orrai pas ! *

Mon cœur, honteusement surpris
par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'im-
puissantes larmes !

Et je pourrai souffrir qu'un
amour suborneur

Sous un lâche silence étouffe
mon honneur !

ELVIRE.

Madame, crovez-moi, vous
serez excusable

D'avoir moins de chaleur con-
tre un objet aimable,

Contre un amant si cher : vous
avez assez fait ;

Vous avez vu le roi, n'en pres-
sez point l'effet :

* "Je nel 'entendrai pas".

Ne vous obstinez point en cette
humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut
que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un
désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux
esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il
ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous
donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et
finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et
mourir après lui.

SCÈNE IV

D. Rodrigue, Chimène, Elvire.

D. RODRIGUE.

Eh bien! sans vous donner la
peine de poursuivre,
Assurez - vous l'honneur de
m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes - nous, et
qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Ro-
drigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang ;
goûtez, sans résistance
La douceur de ma perte et de
votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement ;
Après, ne me réponds qu'avec-
que cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père
encor toute trempée!

D. RODRIGUE.
Ma Chimène...

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta
vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.
Regarde-le plutôt pour ex-
citer ta haine,
Pour croître ta colère, et pour
hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.
Plonge-le dans le mien,

Et fais-lui perdre ainsi la tein-
ture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout
en un jour tue

Le père par le fer, la fille
par la vue !

Ote-moi cet objet, je ne le
puis souffrir :

Tu veux que je t'écoute, et tu
me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais
sans quitter l'envie

De finir par tes mains ma dé-
plorable vie ;

Car enfin n'attends pas de
mon affection

Un lâche repentir d'une bonne
action.

L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte

Déshonoroit mon père, et me couvroit de honte.

Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur;

J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;

Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;

Je le ferois encor, si j'avois à le faire.

Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi

Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;

Juge de son pouvoir: dans une telle offense

J'ai pu délibérer si j'en prendrois vengeance.

Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,

J'ai pensé qu'à son tour mon
bras étoit trop prompt,
Je me suis accusé de trop
de violence;
Et ta beauté, sans doute, em-
portoit la balance,
A moins que d'opposer à tes
plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne
te méritoit pas;
Que malgré cette part que
j'avois en ton âme,
Qui m'aima généreux me
haïroit infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir
à sa voix,
C'étoit m'en rendre indigne
et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et, quoi-
que j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je
veux bien le redire;

Je t'ai fait une offense, et
j'ai dû m'y porter

Pour effacer ma honte, et
pour te mériter;

Mais, quitte envers l'honneur,
et quitte envers mon père,

C'est maintenant à toi que je
viens satisfaire:

C'est pour t'offrir mon sang
qu'en ce lieu tu me vois.

J'ai fait ce que j'ai dû, je
fais ce que je dois.

Je sais qu'un père mort t'arme
contre mon crime;

Je ne t'ai pas voulu dérober
ta victime:

Immole avec courage au sang
qu'il a perdu

Celui qui met sa gloire à
l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue, il est vrai,
quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir
fui l'infamie ;

Et, de quelque façon qu'é-
clatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure
mes malheurs.

Je sais ce que l'honneur,
après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un
généreux courage :

Tu n'as fait le devoir que
d'un homme de bien ;

Mais aussi, le faisant, tu m'as
appris le mien.

Ta funeste valeur m'instruit
par ta victoire ;

Elle a vengé ton père et sou-
tenu ta gloire :

Même soin me regarde, et
j'ai, pour m'affliger,

Ma gloire à soutenir, et mon
père à venger.

Hélas ! ton intérêt ici me
désespère :

Si quelque autre malheur
m'avoit ravi mon père,

Mon âme auroit trouvé dans
le bien de te voir

L'unique allègement qu'elle
eût pu recevoir ;

Et contre ma douleur j'aurois
senti des charmes,

Quand une main si chère eût
essuyé mes larmes.

Mais il me faut te perdre
après l'avoir perdu ;

Cet effort sur ma flamme à
mon honneur est dû ;

Et cet affreux devoir, dont
l'ordre m'assassine,

Me force à travailler moi-
même à ta ruine.

Car enfin n'attends pas de
mon affection

De lâches sentiments pour ta
punition.

De quoi qu'en ta faveur notre
amour m'entretienne,

Ma générosité doit répondre
à la tienne :

Tu t'es, en m'offensant, montré
digne de moi ;

Je me dois, par ta mort, mon-
trer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que
l'honneur t'ordonne ;

Il demande ma tête, et je te
l'abandonne ;

Fais-en un sacrifice à ce
noble intérêt ;

Le coup m'en sera doux, aussi
bien que l'arrêt.

Attendre après mon crime une
lente justice,
C'est reculer ta gloire au-
tant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux, mou-
rant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non
pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce
à moi de la prendre !
Je la dois attaquer, mais tu
dois la défendre ;
C'est d'un autre que toi qu'il
me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et
non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur
notre amour t'entretienne,

Ta générosité doit répondre
à la mienne;
Et pour venger un père em-
prunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est
n'y répondre pas:
Ma main seule du mien a
su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit
prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel ! à quel propos sur ce
point t'obstiner ?
Tu t'es vengé sans aide, et tu
m'en veux donner !
Je suivrai ton exemple, et
j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma
gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne
veulent rien devoir

Aux traits de ton amour ni
de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur !
hélas ! quoi que je fasse
Ne pourrai-je à la fin obtenir
cette grâce ?

Au nom d'un père mort, ou
de notre amitié,

Punis-moi par vengeance, ou
du moins par pitié.

Ton malheureux amant aura
bien moins de peine

A mourir par ta main qu'à
vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et
si peu les faux bruits ?

Quand on saura mon crime, et
que ta flamme dure,

Que ne publieront point l'en-
vie et l'imposture !

Forces-les au silence, et, sans
plus discourir,

Sauve ta renommée en me
faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te
laissant la vie ;

Et je veux que la voix de la
plus noire envie

Elève au ciel ma gloire et
plaigne mes ennuis,

Sachant que je t'adore et que
je te poursuis.

Va-t'en, ne montre plus à ma
douleur extrême

Ce qu'il faut que je perde,
encore que je l'aime.

Dans l'ombre de la nuit cache
bien ton départ;

Si l'on te voit sortir, mon
honneur court hasard.

La seule occasion qu'aura la
médisance,

C'est de savoir qu'ici j'ai
souffert ta présence:

Ne lui donne point lieu d'at-
taquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure ! . . .

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui
troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien
venger mon père ;
Mais, malgré la rigueur d'un
si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne
rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs
nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru ? . . .

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit ? . . .

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche,
et sitôt se perdît ?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre
toute apparence,
Un orage si prompt brisât
notre espérance ?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je
ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu ; je vais traîner une
mourante vie,
Tant que par ta poursuite
elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'en-
gage ma foi

De ne respirer pas un mo-
ment après toi.

Adieu; sors, et surtout garde
bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que
le ciel nous envoie . . .

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-
moi soupirer;

Je cherche le silence et la
nuit pour pleurer.

SCÈNE V.

D. Diègue.

Jamais nous ne goûtons de
parfaite allégresse:

Nos plus heureux succès sont
mêlés de tristesse;

Toujours quelques soucis en
ces événemens

Troublent la pureté de nos
contentemens.

Au milieu du bonheur mon
âme en sent l'atteinte;

Je nage dans la joie, et je
tremble de crainte.

J'ai vu mort l'ennemi qui
m'avoit outragé;

Et je ne saurois voir la main
qui m'a vengé.

En vain je m'y travaille, et
d'un soin inutile,

Tout cassé que je suis, je
cours toute la ville:

Ce peu que mes vieux ans
m'ont laissé de vigueur

Se consume sans fruit à cher-
cher ce vainqueur.

A toute heure, en tous lieux,
dans une nuit si sombre,

Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.

D. Diègue, D. Rodrigue.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à
ma joie ;

Laisse-moi prendre haleine
afin de te louer.

Ma valeur n'a point lieu de
te désavouer ;

Tu l'as bien imitée, et ton
illustre audace

Fait bien revivre en toi les
héros de ma race :

C'est d'eux que tu descends,
c'est de moi que tu viens ;

Ton premier coup d'épée égale
tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeu-
nesse animée
Par cette grande épreuve at-
teint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et
comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à
qui tu rends l'honneur ;
Viens baiser cette joue, et re-
connois la place
Où fut empreint l'affront que
ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je
ne pouvois pas moins,
Etant sorti de vous et nourri
par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux,
et mon âme est ravie

Que mon coup d'essai plaise
à qui je dois la vie:
Mais parmi vos plaisirs ne
soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satis-
faire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon
désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre
discours le flatte,
Je ne me repens point de
vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que
ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger,
armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a
privé de mon âme;
Ne me dites plus rien; pour
vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devois, je
vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE,

Porte, porte plus haut le fruit
de ta victoire.

Je t'ai donné la vie, et tu
me rends ma gloire;

Et d'autant que l'honneur
m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te
dois de retour.

Mais d'un cœur magnanime
éloigne ces foiblesses:

Nous n'avons qu'un honneur,
il est tant de maîtresses!

L'amour n'est qu'un plaisir,
l'honneur est un devoir.

U. RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;

Et vous m'osez pousser à la honte du change !

L'infamie est pareille, et suit également

Le guerrier sans courage, et le perfide amant.

A ma fidélité ne faites point d'injure;

Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;

Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;

Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,

Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de
chercher le trépas;

Ton prince et ton pays ont
besoin de ton bras.

La flotte qu'on craignoit, dans
ce grand fleuve entrée,

Croit surprendre la ville et
piller la contrée.

Les Maures vont descendre, et
le flux et la nuit

Dans une heure à nos murs
les amène sans bruit.

La cour est en désordre, et
le peuple en alarmes;

On n'entend que des cris, on
ne voit que des larmes.

Dans ce malheur public mon
bonheur a permis

Que j'ai trouvé chez moi cinq
cents de mes amis,

Qui, sachant mon affront,
poussés d'un même zèle,

Se venoient tous offrir à venger ma querelle.

Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains

Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ;

C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.

De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :

Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;

Prends - en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;

Fais devoir à ton roi son salut à ta perte.

Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front :

Ne borne pas ta gloire à venger un affront,

Porte-la plus avant; force par
ta vaillance

Ce monarque au pardon, et
Chimène au silence;

Si tu l'aimes, apprends que
revenir vainqueur,

C'est l'unique moyen de re-
gagner son cœur.

Mais le temps est trop cher
pour le perdre en paroles;

Je t'arrête en discours, et je
veux que tu voles.

Viens, suis-moi, va combattre,
et montrer à ton roi

Que ce qu'il perd au comte
il le recouvre en toi.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Chimène, Elvire.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit?
le sais-tu bien, Élvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme
chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une
commune voix,
De ce jeune héros les glorieux
exploits.
Les Maures devant lui n'ont
paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt,
leur fuite encor plus prompte.

Trois heures de combat laissent à nos guerriers.

Une victoire entière et deux rois prisonniers.

La valeur de leur chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix ;

Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,

Le nomme de sa joie et l'objet
et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son
libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il
tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor pa-
roître en sa présence ;
Mais don Diègue ravi lui pré-
sente enchainés,
Au nom de ce vainqueur, ces
captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce
généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui
sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur !
reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma
colère affoiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il
que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, et
mon cœur y consent !
Mon honneur est muet, mon
devoir impuissant !
Silence, mon amour, laisse
agir ma colère ;
S'il a vaincu deux rois, il a
tué mon père ;
Ces tristes vêtemens, où je
lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait
produits sa valeur ;

Et quoi qu'on die ailleurs
d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me par-
lent de son crime.
Vous qui rendez la force à
mes ressentimens,
Voile, crêpes, habits, lugu-
bres ornemens,
Pompe où m'ensevelit sa pre-
mière victoire,
Contre ma passion soutenez
bien ma gloire;
Et lorsque mon amour pren-
dra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon
triste devoir,
Attaquez sans rien craindre
une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici
venir l'infante.

SCÈNE II.

L'Infante, Chimène, Léonor, Elvire.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler
tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes
soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la
commune joie,
Et goûtez le bonheur que le
ciel vous envoie,
Madame: autre que moi n'a
droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su
vous retirer,
Et le salut public que vous
rendent ses armes.
A moi seule aujourd'hui souf-
frent encor les larmes:

Il a sauvé la ville, il a servi
 son roi ;
 Et son bras valeureux n'est
 funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il
 a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a
 frappé mes oreilles ;
 Et je l'entends partout publier
 hautement
 Aussi brave guerrier que mal-
 heureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce
 discours populaire ?
 Ce jeune Mars qu'il loue a
 su jadis te plaire ;
 Il possédoit ton âme, il vi-
 voit sous tes lois :

Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.

On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :

Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.

Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !

Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :

Cependant mon devoir est toujours le plus fort,

Et malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ;

L'effort que tu te fis parut
si magnanime,
Si digne d'un grand cœur,
que chacun à la cour
Admiroit ton courage et plai-
gnoit ton amour.
Mais croirois-tu l'avis d'une
amitié fidèle?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendroit
criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est
plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre
unique appui,
L'espérance et l'amour d'un
peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la
terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de
cette vérité,

Que ton père en lui seul se
voit ressuscité;
Et si tu veux enfin qu'en deux
mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la
ruine publique.
Quoi! pour venger un père
est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains
des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-
elle légitime?
Et pour être punis avons-
nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu
doives épouser
Celui qu'un père mort t'obli-
geoit d'accuser;
Je te voudrois moi-même en
arracher l'envie:
Ote-lui ton amour, mais laisse-
nous sa vie.

CHIMÈNE

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir
tant de bonté.

Le devoir qui m'aigrit n'a rien
de limité.

Quoique pour ce vainqueur
mon amour s'intéresse,

Quoiqu'un peuple l'adore et
qu'un roi le caresse,

Qu'il soit environné des plus
vaillans guerriers,

J'irai sous mes cyprès acca-
bler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour
venger un père,

Notre devoir attaque une tête
si chère ;

Mais c'en est une encor d'un
plus illustre rang,

Quand on donne au public
les intérêts du sang.

Non, crois-moi, c'est assez que
d'éteindre ta flamme ;
Il sera trop puni s'il n'est
plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose
cette loi :
Aussi bien, que crois-tu que
t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne
puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce
que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y
penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai
point à choisir.

SCÈNE III.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Arias,
D. Rodrigue, D. Sanche.*

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Caſtille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,

Et les Maures défaits avant
qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à re-
pousser leurs armes,
Ne soit point des exploits qui
laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'ac-
quitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs fe-
ront ta récompense:
Ils t'ont nommé tous deux
leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est
autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau
titre d'honneur.
Sois désormais le Cid; qu'à ce
grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et
Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux
qui vivent sous mes lois

Et ce que tu me vaux, et ce
que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que Votre Majesté, sire, épargne
ma honte.

D'un si foible service elle fait
trop de compte,

Et me force à rougir devant
un si grand roi

De mériter si peu l'honneur
que j'en reçois.

Je sais trop que je dois au
bien de votre empire

Et le sang qui m'anime, et
l'air que je respire;

Et quand je les perdrai pour
un si digne objet,

Je ferai seulement le devoir
d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à
mon service engage

Ne s'en acquittent pas avec
même courage;
Et lorsque la valeur ne va
point dans l'excès,
Elle ne produit point de si
rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et
de cette victoire
Apprends-moi plus au long la
véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce
danger pressant,
Qui jeta dans la ville un ef-
froi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon
père assemblée
Sollicita mon âme encor toute
troublée . . .
Mais, sire, pardonnez à ma té-
mérité,

Si j'osai l'employer sans votre
autorité;

Le péril approchoit; leur bri-
gade étoit prête;

Me montrant à la cour, je
hasardois ma tête:

Et s'il falloit la perdre, il
m'étoit bien plus doux

De sortir de la vie en com-
battant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger
ton offense;

Et l'Etat défendu me parle
en ta défense;

Crois que dorénavant Chi-
mène a beau parler,

Je ne l'écoute plus que pour
la consoler.

Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe
s'avance,

Et porte sur le front une mâle
assurance.

Nous partîmes cinq cents ;
mais, par un prompt ren-
fort,

Nous nous vîmes trois mille
en arrivant au port,

Tant, à nous voir marcher
avec un tel visage,

Les plus épouvantés reprenoient
de courage !

J'en cache les deux tiers,
aussitôt qu'arrivés,

Dans le fond des vaisseaux
qui lors furent trouvés ;

Le reste, dont le nombre aug-
mentoît à toute heure,

Brûlant d'impatience autour de
moi demeure,

Se couche contre terre, et,
sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une
si belle nuit.

Par mon commandement la
garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à
mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir
reçu de vous

L'ordre qu'on me voit suivre
et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tom-
be des étoiles

Enfin avec le flux nous fit
voir trente voiles ;

L'onde s'enfle dessous, et d'un
commun effort

Les Maures et la mer mon-
tent jusques au port.

On les laisse passer ; tout leur
paroît tranquille ;

Point de soldats au port, point
aux murs de la ville.

Notre profond silence abusant
leurs esprits,

Ils n'osent plus douter de nous
avoir surpris ;

Ils abordent sans peur, ils
ancrent, ils descendent,

Et courent se livrer aux mains
qui les attendent.

Nous nous levons alors, et tous
en même temps

Poussons jusques au ciel mille
cris éclatans :

Les nôtres, à ces cris, de nos
vaisseaux répondent :

Ils paroissent armés, les Mau-
res se confondent,

L'épouvante les prend à demi
descendus ;

Avant que de combattre ils
s'estiment perdus.

Ils couroient au pillage, et
rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau,
nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des
ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou re-
prenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous,
leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs
terreurs s'oublent:
La honte de mourir sans avoir
combattu
Arrête leur désordre, et leur
rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils
tirent leurs alfanges*,
De notre sang au leur font
d'horribles mélanges;

* *Alfange* est un mot espagnol qui signifie
sabre, cimenterre, coutelas. L'épée étoit
lors une arme inconnue aux Maures.

Et la terre, et le fleuve, et
leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage
où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien
d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au
milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des
grands coups qu'il donnoit,
Ne pouvoit discerner où le
sort inclinoit!

J'allois de tous côtés en-
courager les nôtres,
Faire avancer les uns, et sou-
tenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les
pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques
au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre
notre avantage;

Le Maure voit sa perte, et
perd soudain courage;

Et voyant un renfort qui nous
vient secourir,

L'ardeur de vaincre cède à la
peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils
en coupent les câbles,

Poussent jusques aux cieux
des cris épouvantables,

Font retraite en tumulte, et
sans considérer

Si leurs rois avec eux peu-
vent se retirer.

Pour souffrir ce devoir leur
frayeur est trop forte;

Le flux les apporta, le reflux
les remporte;

Cependant que leurs rois, en-
gagés parmi nous,

Et quelque peu des leurs, tout
percés de nos coups,

Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.

A se rendre moi-même en vain je les convie;

Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas:

Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,

Et que seuls désormais en vain ils se défendent,

Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps;

Et le combat cessa faute de combattans.

C'est de cette façon que, pour votre service . . .

SCÈNE IV.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Rodrigue,
D. Arias, D. Alonse, D. Sanche.*

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir!

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remerciemens il faut que je te chasse;

Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(D. Rodrigue rentre.)

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et
je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Arias,
D. Sanche, D. Alonse, Chimène,
Elvire.*

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès répond à
votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a
le dessus,
Il est mort à nos yeux des
coups qu'il a reçus;
Rendez grâces au ciel, qui
vous en a vengée.

(*A D. Diègue.*)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et
d'un amour parfait,

Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.

Sa douleur a trahi les secrets
de son âme,

Et ne vous permet plus de
douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc
mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un im-
muable amour:

Calme cette douleur qui pour
lui s'intéresse.

CHIMÈNE

Sire, on pâme de joie, ainsi
que de tristesse;
Un excès de plaisir nous rend
tout languissans;
Et quand il surprend l'âme, il
accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous
croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur a paru
trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien, sire, ajoutez ce com-
ble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet
de ma douleur:
Un juste déplaisir à ce point
m'a réduite;
Son trépas déroboit sa tête à
ma poursuite;

S'il meurt des coups reçus
pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et
mes desseins trahis :

Une si belle fin m'est trop
injurieuse.

Je demande sa mort, mais non
pas glorieuse,

Non pas dans un éclat qui
l'élève si haut,

Non pas au lit d'honneur, mais
sur un échafaud ;

Qu'il meure pour mon père,
et non pour la patrie ;

Que son nom soit taché, sa
mémoire flétrie.

Mourir pour le pays n'est pas
un triste sort,

C'est s'immortaliser par une
belle mort.

J'aime donc sa victoire, et je
le puis sans crime ;

Elle assure l'Etat, et me rend
ma victime,
Mais noble, mais fameuse en-
tre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs,
couronné de lauriers;
Et, pour dire en un mot ce
que j'en considère,
Digne d'être immolée aux
mânes de mon père . . .
Hélas! à quel espoir me
laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien
à redouter;
Que pourroient contre lui des
larmes qu'on méprise!
Pour lui tout votre empire est
un lieu de franchise;
Là, sous votre pouvoir, tout
lui devient permis;
Il triomphe de moi comme
des ennemis.

Dans leur sang répandu la
justice étouffée
Au crime du vainqueur sert
d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe,
et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au
milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont
trop de violence.
Quand on rend la justice on
met tout en balance.
On a tué ton père, il étoit
l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne
la douceur.
Avant que d'accuser ce que
j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur; Ro-
drigue en est le maître,

Et ta flamme en secret rend
grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un
tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi ! mon ennemi !
l'objet de ma colère !
L'auteur de mes malheurs !
l'assassin de mon père ?
De ma juste poursuite on fait
si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne
m'écoutant pas !
Puisque vous refusez la jus-
tice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recou-
rir aux armes ;
C'est par là seulement qu'il
a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je
me dois venger.

A tous vos cavaliers je de-
mande sa tête ;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte,
et je suis sa conquête ;
Qu'ils le combattent, sire ; et,
le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Ro-
drigue est puni.
Sous votre autorité souffrez
qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces
lieux établie,
Sous couleur de punir un in-
juste attentat,
Des meilleurs combattans af-
foiblit un Etat ;
Souvent de cet abus le suc-
cès déplorable
Opprime l'innocent, et sou-
tient le coupable.

J'en dispense Rodrigue; il
m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un
sort capricieux;
Et, quoi qu'ait pu commettre
un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont
emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi ! sire, pour lui seul vous
renversez des lois
Qu'a vu toute la cour ob-
server tant de fois !
Que croira votre peuple, et
que dira l'envie,
Si sous votre défense il mé-
nage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne
paroître pas
Où tous les gens d'honneur
cherchent un beau trépas ?

De pareilles faveurs terni-
roient trop sa gloire :

Qu'il goûte sans rougir les
fruits de sa victoire.

Le comte eut de l'audace, il
l'en a su punir :

Il l'a fait en brave homme,
et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'ac-
corde qu'il le fasse :

Mais d'un geurrier vaincu
mille prendroient la place,

Et le prix que Chimène au
vainqueur a promis

De tous mes cavaliers feroit
ses ennemis :

L'opposer seul à tous seroit
trop d'injustice ;

Il suffit qu'une fois il entre
dans la lice.

Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux
que son bras étonne ;
Laissez un champ ouvert où
n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait
voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'ose-
roit prendre à lui ?
Qui se hasarderait contre un
tel adversaire ?
Qui seroit ce vaillant, ou bien
ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous
voyez l'assaillant ;
Je suis ce téméraire, ou plu-
tôt ce vaillant.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse :

Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :

On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant ?

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux
je veux qu'il se délasse.

Mais de peur qu'en exemple
un tel combat ne passe,

Pour témoigner à tous qu'à
regret je permets

Un sanglant procédé qui ne
me plut jamais,

De moi ni de ma cour il
n'aura la présence.

(*A D. Arias.*)

Vous seul des combattans ju-
gerez la vaillance.

Ayez soin que tous deux fas-
sent en gens de cœur,

Et, le combat fini, m'amenez
le vainqueur.

Qui qu'il soit, même prix est
acquis à sa peine;
Je le veux de ma main pré-
senter à Chimène,
Et que pour récompense il re-
çoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi ! sire, m'imposer une si
dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains; mais ton feu,
loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur,
l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un
arrêt si doux;
Qui que ce soit des deux, j'en
ferai ton époux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. Rodrigue, Chimène.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue, en plein jour !
d'où te vient cette audace
Va, tu me perds d'honneur ;
retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et
vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un
dernier adieu ;
Cet immuable amour qui sous
vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans
vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments

Qui vont livrer ma vie à vos
ressentimens.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche
est-il si redoutable

Qu'il donne l'épouvante à ce
cœur indomptable ?

Qui t'a rendu si foible ? ou
qui le rend si fort ?

Rodrigue va combattre, et se
croit déjà mort !

Celui qui n'a pas craint les
Maures, ni mon père,

Va combattre don Sanche, et
déjà désespère !

Ainsi donc au besoin ton
courage s'abat !

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et
non pas au combat;

Et ma fidèle ardeur sait bien
m'ôter l'envie,

Quand vous cherchez ma mort,
de défendre ma vie.

J'ai toujours même cœur; mais
je n'ai point de bras

Quand il faut conserver ce
qui ne vous plaît pas;

Et déjà cette nuit m'auroit
été mortelle,

Si j'eusse combattu pour ma
seule querelle;

Mais défendant mon roi, son
peuple et mon pays,

A me défendre mal je les
aurois trahis.

Mon esprit généreux ne hait
pas tant la vie

Qu'il en veuille sortir par une
perfidie:

Maintenant qu'il s'agit de mon
seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en
accepte l'arrêt.

Votre ressentiment choisit la
main d'un autre;

Je ne méritois pas de mourir
de la vôtre.

On ne me verra point en re-
pousser les coups;

Je dois plus de respect à qui
combat pour vous;

Et, ravi de penser que c'est
de vous qu'ils viennent,

Puisque c'est votre honneur
que ses armes soutiennent,

Je lui vais présenter mon es-
tomac ouvert,

Adorant en sa main la vôtre
qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste
violence,
Qui me fait malgré moi pour-
suivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si
forte loi,
Qu'il te rend sans défense à
qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds
pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y
va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat
qui Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on
le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher
que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains
dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta
passion,

A l'espoir le plus doux de
ma possession :

Je t'en vois cependant faire
si peu de compte,

Que sans rendre combat tu
veux qu'on te surmonte.

Quelle inégalité ravale ta ver-
tu ?

Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou
pourquoi l'avois-tu ?

Quoi ! n'es-tu généreux que
pour me faire outrage ?

S'il ne faut m'offenser, n'as-
tu point de courage ?

Et traites-tu mon père avec
tant de rigueur,

Qu'après l'avoir vaincu tu
souffres un vainqueur ?

Va, sans vouloir mourir, laisse-
moi te poursuivre,

Et défends ton honneur, si tu
ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et
les Maures défaits,
Faudroit-il à ma gloire en-
cor d'autres effets ?

Elle peut dédaigner le soin
de me défendre ;

On sait que mon courage ose
tout entreprendre,

Que ma valeur peut tout, et
que dessous les cieux,

Auprès de mon honneur, rien
ne m'est précieux.

Non, non, en ce combat, quoi
que vous veuillez croire,

Rodrigue peut mourir sans
hasarder sa gloire,

Sans qu'on l'ose accuser d'avoir
manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu, sans
souffrir un vainqueur.

On dira seulement : ' Il ado-
roit Chimène ;

Il n'a pas voulu vivre et
mériter sa haine;

Il a cédé lui-même à la ri-
gueur du sort

Qui forçoit sa maîtresse à
poursuivre sa mort;

Elle vouloit sa tête; et son
cœur magnanime,

S'il l'en eût refusée, eût pensé
faire un crime.

Pour venger son honneur il
perdit son amour,

Pour venger sa maîtresse il a
quitté le jour,

Préférant (quelque espoir
qu'eût son âme asservie)

Son honneur à Chimène, et
Chimène à sa vie.'

Ainsi donc vous verrez ma
mort en ce combat,

Loin d'obscurcir ma gloire,
en rehausser l'éclat;

Et cet honneur suivra mon
trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût
pu vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de
courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de
foibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Ro-
drigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour
m'ôter à don Sanche;
Combats pour m'affranchir
d'une condition
Qui me donne à l'objet de
mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va,
songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour
m'imposer silence;

Et si tu sens pour moi ton
cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat
dont Chimène est le prix.
Adieu: ce mot lâché me fait
rougir de honte.

D. RODRIGUE, *seul*.

Est-il quelque ennemi qu'à
présent je ne dompte?

Paroissez, Navarrois, Maures
et Castellans,

Et tout ce que l'Espagne a
nourri de vaillans;

Unissez-vous ensemble, et fai-
tes une armée,

Pour combattre une main de
la sorte animée:

Joignez tous vos efforts con-
tre un espoir si doux;

Pour en venir à bout, c'est
trop peu que de vous.

SCÈNE II.

L'Infante.

T'écouterai-je encor, respect
de ma naissance,
Qui fais un crime de mes
feux?

T'écouterai-je, amour, dont la
douce puissance
Contre ce fier tyran fait ré-
volter mes vœux?

Pauvre princesse! auquel des
deux

Dois-tu prêter obéissance?

Rodrigue, ta valeur te rend
digne de moi;

Mais, pour être vaillant, tu
n'es pas fils de roi,

Impitoyable sort, dont la ri-
gueur sépare

Ma gloire d'avec mes désirs,
Est-il dit que le choix d'une
vertu si rare

Coûte à ma passion de si
grands déplaisirs?
O cieux! à combien de sou-
pirs
Faut-il que mon cœur se pré-
pare,
Si jamais il n'obtient sur un
si long tourment
Ni d'éteindre l'amour, ni d'ac-
cepter l'amant!
Mais c'est trop de scrupule,
et ma raison s'étonne
Du mépris d'un si digne
choix:
Bien qu'aux monarques seuls
ma naissance me donne,
Rodrique, avec honneur je vivrai
sois tes lois.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourrois-tu manquer de cou-
ronne?
Et ce grand nom de Cid que
tu viens de gagner

Ne fait-il pas trop voir sur
qui tu dois régner?

Il est digne de moi, mais il
est à Chimène;

Le don que j'en ai fait me
nuit.

Entre eux la mort d'un père
a si peu mis de haine,

Que le devoir du sang à re-
gret le poursuit:

Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le
destin a permis

Que l'amour dure même entre
deux ennemis.

SCÈNE III,

L'Infante, Léonor.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame,
Sur le repos qu'enfin a re-
trouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans
un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il
meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus char-
mer votre courage.
Vous savez le combat où Chi-
mène l'engage,
Puisqu'il faut qu'il y meure,
ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et
votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah! qu'il s'en faut encor!

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me
pourrois-tu défendre?

Si Rodrigue combat sous ces
conditions,

Pour en rompre l'effet j'ai
trop d'inventions.

L'amour, ce doux auteur de
mes cruels supplices,

Aux esprits des amans apprend
trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose,
après qu'un père mort

N'a pu dans leurs esprits al-
lumer de discord?

Car Chimène aisément mon-
tre, par sa conduite,

Que la haine aujourd'hui ne
fait pas sa poursuite.

Elle obtient un combat, et
pour son combattant

C'est le premier offert qu'elle
accepte à l'instant:
Elle n'a point recours à ces
mains généreuses
Que tants d'exploits fameux
rendent si glorieuses;
Don Sanche lui suffit, et mé-
rite son choix
Parce qu'il va s'armer pour
la première fois;
Elle aime en ce duel son peu
d'expérience;
Comme il est sans renom,
elle est sans défiance;
Et sa facilité vous doit bien
faire voir
Qu'elle cherche un combat qui
force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une
victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paroître
apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toute-
fois mon cœur
A l'envi de Chimène adore
ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, aman-
te infortunée?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui
vous êtes née ;
Le ciel vous doit un roi, vous
aimez un sujet!

L'INFANTE.

Mon inclination a bien chan-
gé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un
simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que
mon amour le nomme :
Si j'aime, c'est l'auteur de
tant de beaux exploits,

C'est le valeureux Cid, le
maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non
de peur d'aucun blâme,

Mais pour ne troubler pas une
si belle flamme :

Et quand pour m'obliger on
l'auroit couronné,

Je ne veux point reprendre un
bien que j'ai donné.

Puisqu'en un tel combat sa
victoire est certaine,

Allons encore un coup le don-
ner à Chimène.

Et toi, qui vois les traits dont
mon cœur est percé,

Viens me voir achever com-
me j'ai commencé.

SCÈNE IV.

Chimène, Elvire.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre ! et que je
suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, et je
vois tout à craindre ;
Aucun vœu ne m'échappe où
j'ose consentir ;
Je ne souhaite rien sans un
prompt repentir.
A deux rivaux pour moi je
fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me
coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en
ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance,
ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous
vois soulagée :

Ou vous avez Rodrigue, ou
vous êtes vengée;
Et quoi que le destin puisse
ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous
donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi! l'objet de ma haine, ou
de tant de colère!
L'assassin de Rodrigue, ou ce-
lui de mon père!
De tous les deux côtés on
me donne un mari
Encor tout teint du sang que
j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon
âme se rebelle:
Je crains plus que la mort la
fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui
troublez mes esprits,

Vous n'avez point pour moi
de douceurs à ce prix:
Et toi, puissant moteur du
destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun
avantage,
Sans faire aucun des deux ni
vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop
de rigueur.
Ce combat pour votre âme est
un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à de-
mander justice,
A témoigner toujours ce haut
ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort
de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux
que sa rare vaillance,

Lui couronnant le front, vous
impose silence ;
Que la loi du combat étouffe
vos soupirs,
Et que le roi vous force à
suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-
tu que je me rende ?
Mon devoir est trop fort, et
ma perte trop grande ;
Et ce n'est pas assez, pour leur
faire la loi,
Que celle du combat et le
vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche
avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la
gloire de Chimène ;
Et, quoi qu'à sa victoire un
monarque ait promis,

Mon honneur lui fera mille
autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de
cet orgueil étrange,

Que le ciel à la fin ne souffre
qu'on vous venge.

Quoi! vous voulez encor re-
fuser le bonheur

De pouvoir maintenant vous
taire avec honneur?

Que prétend ce devoir, et
qu'est-ce qu'il espère?

La mort de votre amant vous
rendra-t-elle un père?

Est-ce trop peu pour vous que
d'un coup de malheur?

Faut-il perte sur perte, et
douleur sur douleur?

Allez, dans le caprice où
votre humeur s'obstine,

EI

Vous ne méritez pas l'amant
qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équi-
table courroux
Vous laisser, par sa mort, don
Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines
que j'endure;
Ne les redouble point par ce
funeste augure.
Je veux, si je le puis, les
éviter tous deux;
Sinon, en ce combat Rodrigue
a tous mes vœux.
Non qu'une folle ardeur de
son côté me penche;
Mais, s'il étoit vaincu, je se-
rois à don Sanche.
Cette appréhension fait naître
mon souhait . . .
Que vois-je! malheureuse!
Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V.

D. Sanche, Chimène, Elvire.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds
cette épée . . .

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de Rodrigue
encor toute trempée?

Perfide, oses-tu bien te mon-
trer à mes yeux,

Après m'avoir ôté ce que
j'aimois le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as
plus rien à craindre;

Mon père est satisfait, cesse
de te contraindre;

Un même coup a mis ma
gloire en sûreté,

Mon âme au désespoir, ma
flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis . . .

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un hé-
ros que j'adore!

Va, tu l'as pris en traître;
un guerrier si vaillant

N'eût jamais succombé sous
un tel assaillant,

N'espère rien de moi, tu ne
m'as point servi!

En croyant me venger, tu m'as
ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui, loin
de m'écouter . . .

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je
t'écoute vanter,

Que j'entende à loisir avec
quelle insolence

Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?

SCÈNE VI.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Arias,
D. Sanche, D. Alonso, Chimène,
Elvire.*

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de
vous dissimuler

Ce que tous mes efforts ne
vous ont pu celer.

J'aimois, vous l'avez su ; mais,
pour venger mon père,

J'ai bien voulu proscrire une
tête si chère :

Votre Majesté, sire, elle-même
a pu voir

Comme j'ai fait céder mon
amour au devoir.

Enfin Rodrigue est mort, et
sa mort m'a changée

D'implacable ennemi en aman-
te affligée.

J'ai dû cette vengeance à qui
m'a mise au jour,

Et je dois maintenant ces
pleurs à mon amour.

Don Sanche m'a perdue en
prenant ma défense

Et du bras qui me perd je
suis la récompense!

Sire, si la pitié peut émou-
voir un roi,

De grâce, révoquez une si
dure loi;

Pour prix d'une victoire où
je perds ce que j'aime,

Je lui laisse mon bien; qu'il
me laisse à moi-même;

Qu'en un cloître sacré je
pleure incessamment,

Jusqu'au dernier soupir, mon
père et mon amant.

D. DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne
croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un
amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton
amant n'est pas mort,
Et don Sanche vaincu t'a fait
un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur
malgré moi l'a déçue:
Je venois du combat lui ra-
conter l'issue.
Ce généreux guerrier, dont son
cœur est charmé:
'Ne crains rien, m'a-t-il dit,
quand il m'a désarmé;

Je laisserois plutôt la victoire
incertaine,
Que de répandre un sang ha-
sardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir
m'appelle auprès du roi,
Va de notre combat l'entre-
tenir pour moi,
De la part du vainqueur lui
porter ton épée.
Sire, j'y suis venu; cet objet
l'a trompée,
Elle m'a cru vainqueur, me
voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi
son amour
Avec tant de transport et tant
d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un mo-
ment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu,
je me répute heureux;

Et, malgré l'intérêt de mon
cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime en-
cor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une
amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rou-
gir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en
faire un désaveu;
Une louable honte en vain
t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton
devoir est quitte;
Ton père est satisfait, et c'é-
toit le venger
Que mettre tant de fois ton
Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autre-
ment en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais
pour toi quelque chose,

Et ne sois point rebelle à mon
commandement,
Qui te donne un époux aimé
si chèrement.

SCÈNE VII.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Arias,
D. Rodrigue, D. Alonse, D. Sanche,
L'Infante, Chimène, Léonor, Elvire.*

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et
reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des
mains de ta princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire,
si devant vous
Un respect amoureux me jette
à ses genoux.

Je ne viens point ici deman-
der ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous
apporter ma tête,
Madame; mon amour n'em-
ploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le
vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est
trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous
faut satisfaire.
Faut-il combattre encore mille
et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre
étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, met-
tre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la
renommée?
Si mon crime par là se peut
enfin laver,

J'ose tout entreprendre, et puis
tout achever :

Mais si ce fier honneur, tou-
jours inexorable,

Ne se peut apaiser sans la
mort du coupable,

N'armez plus contre moi le
pouvoir des humains ;

Ma tête est à vos pieds, ven-
gez-vous par vos mains ;

Vos mains seules ont droit de
vaincre un invincible ;

Prenez une vengeance à tout
autre impossible ;

Mais du moins que ma mort
suffise à me punir.

Ne me bannissez point de vo-
tre souvenir ;

Et, puisque mon trépas con-
serve votre gloire,

Pour vous en revancher con-
servez ma mémoire,

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort:
S'il ne m'avoit aimée; il ne seroit pas mort.'

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire.

Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.

Rodrique a des vertus que je ne puis haïr;

Et quand un roi commande, on lui doit obéir.

Mais, à quoi que déjà vous m'avez condamnée,

Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?

Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,

Toute votre justice en est-elle d'accord ?

Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,

De ce qu'il fait pour vous
dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au
reproche éternel
D'avoir trempé mes mains
dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a
rendu légitime
Ce qui sembloit d'abord ne
se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu
dois être à lui.
Mais, quoique sa valeur t'ait
conquise aujourd'hui,
Il faudroit que je fusse en-
nemi de ta gloire
Pour lui donner sitôt le prix
de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt
point une loi
Qui, sans marquer de temps,
lui destine ta foi.

Prends un an, si tu veux,
pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant, il faut
prendre les armes:
Après avoir vaincu les Maures
sur nos bords,
Renversé leurs desseins, re-
poussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur
reporter la guerre,
Commander mon armée, et
ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils
trembleront d'effroi:
Ils t'ont nommé seigneur, et
te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits
sois-lui toujours fidèle;
Reviens-en, s'il se peut, en-
core plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits
fais-toi si bien priser,

Qu'il lui soit glorieux alors
de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et
pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que
mon bras n'accomplisse ?
Quoi qu'absent de ses yeux
il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de
pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, es-
père en ma promesse ;
Et possédant déjà le cœur
de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'hon-
neur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vail-
lance et ton roi.

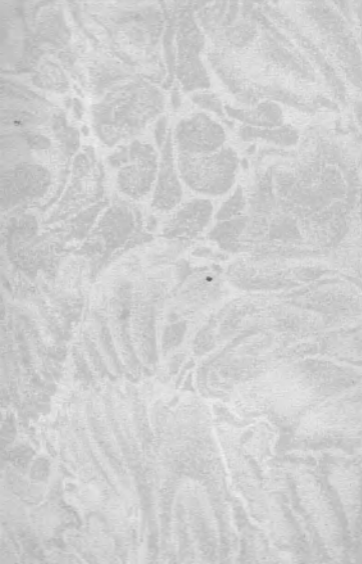
FIN DU CID.

Imprimerie :

Richard Clay & Sons Ltd., Bungay, England.

10-42

TEA franchise





1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911